

Titres d'Honneur !

L'Angleterre, dans son esprit de justice ordinaire, remplit assez bien son devoir vis-à-vis des hommes marquants dont s'honore le pays.

En conférant ses titres honorifiques, elle a en vue de reconnaître et de récompenser les services rendus à l'Etat, et aussi de correspondre aux vœux publics qui désignent parfois ces hommes de haute considération à l'attention du Trône.

Déjà nous avons eu, entr'autres, les honorables Sir Et. Paschal Taché, Sir Geo. Et. Cartier, Sir Narcisse Fortunat Belleau, Sir E. Logan, de même que nous venons d'avoir Sir John A. McDougal, Sir C. Tupper, Sir L. Tilly, Sir A. T. Galt, que le succès de leurs missions respectives en Angleterre a fait couronner d'honneur.

Quoique le *Fantasque* ne s'occupe point des partis politiques qui se disputent le pouvoir et ses émoluments, il sent et il pense comme les autres hommes, et il trouve qu'un autre nom devrait être inscrit déjà depuis longtemps dans les registres dorés de la Métropole : nous voulons parler de l'honorable M. Langevin, Ministre et Député de la ville des Trois-Rivières, et dont les mérites sont reconnus, tant comme homme politique que comme citoyen marquant. N'oublions pas que le Chemin de Fer du Nord, qui nous offre aujourd'hui tant de précieux avantages, quoiqu'encore à son début, est l'œuvre pour une large part de cet homme d'Etat, qui a même traversé l'océan, il y a vingt ans, dans l'intérêt de la cause.

Au point de vue national, dirons-nous en terminant, les Canadiens-Français de la position et de la trempe de l'hon. M. Langevin ne doivent pas être oubliés, et les honneurs étant ainsi partagés, le *Fantasque* sera satisfait, car, pour lui, qu'il s'agisse des libéraux ou des conservateurs cela ne fait rien à l'affaire. Et voilà !

ALPHONSE LEPAGE.

QU'EST-CE QUE LE BUDGET ?

L'autre jour, je passais dans une des rues les plus fréquentées de notre bonne ville de Québec, où je vis déboucher au coin d'une rue transversale

**Lettre Importante !**

LE MESSAGER.—Ah ! cher monsieur Joly, vite, un message de Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur !

L'HON. M. JOLY.—Oh ! que d'angoisses terminées !... Enfin, la voilà cette permission tant désirée d'en appeler au peuple !

LE MESSAGER, avec émotion, serait-il vrai, ce que vous dites-là ?

L'HON. M. JOLY, ouvrant la lettre avec anxiété, balbutie quelques mots, tremble convulsivement et s'écrie : *Au Diable les affaires, je n'y comprends plus rien !.....* Dites au Lieutenant-gouverneur que j'y vais !—NICAISSE.

deux hommes paraissant discuter avec feu la question des Subsidés, si vivement sollicités par le gouvernement de M. Joly, et si opiniâtement refusés par le Conseil législatif. Je pris tellement intérêt à cette conversation, que je suivis de près mes deux discutants, jusqu'à la terrasse Dufferin, vers laquelle ils se dirigeaient, pour converser plus à l'aise, sans doute.

L'un paraissait assez novice en fait d'économie politique, mais l'autre, grand parleur, sabrait avec beaucoup de vivacité la moralité du système des budgets, tant chez les grandes nations que dans les jeunes pays.

Sans partager toutes les idées du grand parleur, j'avoue qu'il avait raison sur plus d'un point.

J'introduis donc aux lecteurs du *Fantasque* mes deux spirituels controversistes, que je nommerai pour l'occasion l'un, MAURICE, inquiet et timide en fait d'économie politique, et l'autre, GIL BLAS, grand orateur, mais incompris !

Maurice.—Il faut que le budget soit bien attrayant, car on n'y a pas de main-morte, par le temps qui court.

Gil Blas.—Tu as parfaitement raison, mon ami. C'est un livre de vie ou de mort, pour un gouvernement. Avec ce cahier, long de dix pouces sur six de largeur, et un quart de pouce d'épaisseur, je t'assure qu'il y a bien des tempéraments satisfaits, avec les bénéfices qu'ils en retirent. Tiens, pour mieux te faire comprendre la chose, je dirai comme Cormenin, que c'est un livre

plus gros de chiffres que d'esprit, et d'écus que de libertés ! C'est un livre qui fait rire quelques-uns et pleurer pres que tous. C'est un livre de vie pour les fonctionnaires, mais un livre de mort pour les contribuables.

Maurice.—Tu ne me le diras pas !

Gil Blas.—Plus que cela, c'est un livre d'or sur lequel la tourbe des solliciteurs de places et de contrats applique ses mains rapaces pour en rogner quelques feuillets.

Un livre qui fait danser les belles dames des ministres et celles des membres des deux Chambres ; qui allume les girandoles étincellantes des splendides demeures des gouvernants ; qui verse la mousse pétillante du champagne à la table des ministres ; qui chamarré d'or et de soie les manteaux des juges et des hommes de loi, et qui tapisse de coussins moelleux leurs boudoirs et quelquefois même leurs équipages.

Maurice.—Oui dà !

Gil Blas.—C'est un livre que les ministres font précieusement brocher, et que les pauvres jetteraient dans le brâsier, si, de brûler le registre de l'impôt, cela pouvait empêcher de payer l'impôt.

Maurice.—Comment ! Mais il faut bien des impôts pour faire marcher les affaires ? Est-ce que tu pourrais conduire les affaires du pays sans argent, toi ?

Gil Blas.—Oh ! non, mon cher Maurice, ce n'est pas ce que j'entends avocasser ; mais je m'oppose à ce que ce livre serve à engraisser les sinécu-

ristes et les monopoliseurs de la substance du misérable, ce qui fait que souvent ce livre est pétri des larmes et des sueurs du peuple, pour en tirer de l'or !.....

Maurice.—Ah ! je comprends !

Gil Blas.—Qui arrache des millions aux ouvriers, aux industriels et aux cultivateurs, pour les diviser à des roitelets qui se moquent du peuple. Souvent même, il sert à des dépenses aventureuses et folles, ou gaspille les épargnes accumulées de la nation.

Maurice.—Je ne comprends pas trop comment cela peut se faire ; il me semble que rien ne peut sortir du coffre public sans l'autorisation du parlement.

Gil Blas.—Sans doute que la loi existe à cet effet ; mais croyez-vous que cette loi fait loi pour tout le monde ? Pour des fins d'élection et autres, le gouvernement sait faire gonfler le fameux livre du budget de tant d'allocations complémentaires, de tant d'énormités supplémentaires, de tant d'additions, de charges et de surcharges de toute espèce, et, que sais-je encore.

Enfin, je te dirai, pour tout dire, que ce prodigieux livre est le miroir de tous les abus et le résumé de toutes les misères dont le peuple est affligé.

Maurice.—Ce n'est pas trop encourageant, ce que tu nous dis là, Gil Blas. Est-ce bien vrai ?

Gil Blas.—Oui, c'est très vrai. Je dirai plus, c'est que le budget est le Bréviaire des députés ministériels ! Ils le tiennent bien dévotement entre leurs doigts, et ils ont toujours l'œil au guet, surtout quand il s'agit des textes où il est dit :

Bienheureux les députés qui ont des oreilles, parce qu'ils ne sont pas sourds aux propositions des ministres ;

Bienheureux les députés qui ont une bouche, parce qu'il leur suffit de l'ouvrir pour demander, et de demander pour obtenir ;

Bienheureux les députés qui ont des yeux, parce qu'ils peuvent voir, dans le budget, les places qui leur conviennent ;

Bienheureux les députés qui ont des mains, en eussent-ils trois ou quatre, parce qu'ils peuvent toutes les remplir ;

Bienheureux les soldats qui touchent trois sous par jour pour se faire tuer sans profit et sans gloire, tandis que les gouvernants ne se font pas tuer pour avoir la gloire et le profit !

Assez, pour aujourd'hui.

ARTHUR DORVAL.